

YAN Lianke

Un chant céleste

**Roman traduit du chinois
par Sylvie Gentil**



Éditions Picquier

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER
A la découverte du roman
Bons baisers de Lénine
Les Chroniques de Zhalie
La Fuite du temps
Les Jours, les Mois, les Années
Les Quatre Livres
Le Rêve du Village des Ding
Servir le peuple
Songeant à mon père

Titre original : *Balou Tiange*

- © 1998, Yan Lianke
- © 2017, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française
- © 2019, Editions Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

En couverture : © Yu Chen

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1394-7

ISSN : 1251-6007

I

L'univers était parfum d'automne.

Un automne profond, dont le temps était venu. Dans les monts flottait une odeur sucrée de maïs, si dense qu'elle prenait à la gorge. Sur les auvents des maisons, aux pointes des herbes, et dans la chevelure de ceux qui travaillaient aux champs, partout elle accrochait son jaune, ruisselant à gouttes que veux-tu, chatoyant d'un éclat d'agate à illuminer un village.

La chaîne en était embrasée.

L'univers s'en était allumé.

La moisson serait riche. C'était une de ces années, d'abord un peu sèche, puis arrosée, où quand était venu le moment stratégique de la pollinisation, la pluie était tombée à point, puis le soleil. Si dans la plaine et sur les berges cela donnait une récolte normale, dans la montagne et sur ses crêtes, elle était d'une abondance rare. Des épis gros comme des jambes, des tiges écrasées et

bossues sous leur poids, qui parfois continuaient de croître fracturées et couchées au sol. Est-il besoin de le dire : quelle opulence, dans ce village des You, celui dit « des quatre idiots », dont les terres n'étaient que pentes. Certains avaient dès la période entre la rosée blanche et l'équinoxe d'automne commencé la fauchaison. Les champs de You Sipo, « Quatrième épouse chez les You », se trouvaient sur l'arête. La crête la plus distante du village. Quand on avait procédé au remembrement, un an plus tôt, les autres paysans les ayant trouvés trop éloignés, le chef lui avait dit que si ses crétiens voulaient manger, eh bien ils n'avaient qu'à les cultiver, qu'ils auraient là-bas autant de surface qu'ils voudraient. Alors elle y était allée, avec sa fille et son garçon. Sur huit ou dix mus peut-être, ils avaient ensemencé, et qui aurait imaginé telle foison, ces montagnes, ces océans de maïs ?

Cela faisait quatre jours qu'avec ses idiots elle cueillait, trois jours qu'ils transportaient, et de leur lopin n'avaient fait que le tiers. Ils étaient fatigués et elle aussi commençait de se lasser. Sur les champs, à l'infini, tiges vertes et feuilles sèches faisaient un couvert, on y pénétrait comme dans une mer. You Sipo s'appêtait à poser en bordure du champ la panier en bambou pleine des épis qu'elle avait cassés à la main lorsque derrière elle retentirent les cris perçants, gris de cendre de sa Troisième : « Maman ! Maman ! Fais quelque chose ! Ton Quatrième n'arrête pas de me tripoter

les lolos ! Il me pince et ça fait mal ! » Au bord du lopin, le tas de maïs montait comme une digue. Le ciel était haut et très lointain. Les nuages pâles et tout aussi lointains. Les soies pourpres des épis se désagrégeaient, poussière bondissante qui dans la lumière se balançait, oscillant dans un sens puis l'autre sur le chemin de crête. Elle se retourna, et effectivement vit le Quatrième en train de courir après une Troisième à la chemise déchirée dont les seins gonflés et blancs comme des têtes de lapin brinquebalaien aussi allègrement que s'ils avaient voulu s'échapper. Bouche bée, elle constata que sa fille se les laissait empoigner par son frère sans que la moindre honte, la plus petite gêne s'affiche sur son visage. Au contraire, ses joues avaient le rose pimpant des estampes du Nouvel An. Lui, derrière, ricanait bêtement, l'écume aux lèvres, tout en surveillant sa mère d'un regard que la crainte embuait. Que s'était-il passé ? Elle aurait pu leur demander, mais c'était des idiots : comment formuler la question ? Elle était là, hésitante, lorsqu'un éclair fit apparaître son mari, You Shitou, You « La Pierre », à la lisière du champ. D'après lui, c'était bien le Quatrième qui avait tiré sur les boutons de la Troisième, il était là, il avait tout vu. Son regard retourna se poser sur son fils : « Approche, lui intima-t-elle. J'ai quelque chose à te dire. » L'idiot s'avança d'un pas hésitant. La main de sa mère se leva, retomba, elle l'avait giflé.

Se tenant la joue, il se mit à brailler.

« Tu ne sais pas que la Troisième est ta sœur ? »
le gronda You Sipo.

A la manière du chien battu qui va se cacher entre des touffes d'herbe, il disparut au fond du champ, d'où assis en tailleur sur une tige il continua de pleurer en fixant le ciel jusqu'à ce que la pente entière ne fût plus qu'écho de ses noirs sanglots de débile.

C'était fini, sans doute, le vent s'était éteint, les vagues arrêtées, vite il fallait se remettre à moissonner. You Sipo vida le contenu de la panière et intima à son homme de retourner vaquer à ses occupations, elle avait assez à faire avant que le ciel soit noir, qu'il cesse de se manifester à tout instant pour des broutilles. Pour autant, lorsqu'elle pivota sur elle-même, la Troisième la regardait fixement, l'air aussi pitoyable que lorsque son ventre hurlait famine.

« Ton frère s'est pris une claque, qu'est-ce que tu veux de plus ? » demanda-t-elle.

« Je veux un mari, maman, comme mes grandes sœurs. Un homme qui me prendrait dans ses bras la nuit. »

You Sipo en fut abasourdie.

Son époux aussi.

Plantée à côté de son tas de maïs, à force de contempler cette idiote qui la dépassait d'une tête et était plus large qu'elle avec ses seins qui saillaient comme des montagnes, il lui vint d'un

coup qu'elle avait vingt-huit ans. Vingt-huit ans, sa Troisième avait vingt-huit ans, elle en sursauta. Au même âge, cela faisait beau temps qu'elle avait eu ses quatre enfants. C'était d'ailleurs cette année-là, alors que le Quatrième avait exactement un an et demi, que son mari l'avait quittée, qu'il avait dit adieu à une vie dont il ne voulait plus. Le jour même où ils s'étaient rendus au dispensaire du bourg avec leur bébé et que le médecin avait éteint la dernière goutte de leur soleil familial. A dix-sept ans, fredonnant un air d'opéra, elle s'était mariée, à dix-huit au terme de sa première grossesse avait donné le jour à une fille puis allègrement profité, toujours chantant, de se faire servir par son mari le temps de ses relevailles. Comment aurait-elle deviné que cette aînée, comme celle qui viendrait après, et encore la Troisième, seraient des idiots ? Qu'à six mois elles auraient le regard fixe et plus blanc que noir, qu'elles ne diraient pas « maman » avant leurs trois ou quatre ans, qu'à cinq ou six elles se traîneraient encore par terre pour ramasser les crottes des chevaux et des cochons, qu'à dix elles feraient toujours pipi au lit ou dans leur pantalon ? D'avoir coup sur coup engendré trois simples d'esprit leur avait fait si peur qu'ils n'avaient plus osé recommencer. Désormais, elle ne fredonnait plus, pas une ligne d'opéra ne franchissait ses lèvres. Quelques années plus tard, tenaillés par l'envie d'un garçon et au cœur

le goût de tenter la chance, ils s’y étaient attelés. Et effectivement, le fils qui leur était né avait été six mois plus tard capable de babiller, à huit ou neuf de ramper à quatre pattes. Persuadée d’avoir enfin donné naissance à un enfant intelligent, de temps à autre elle lui chantait un petit couplet. Ce qu’elle était loin d’imaginer, c’est que lorsqu’il aurait un an et demi, par un jour de pluie il prendrait froid – rien que de très anodin, en somme, sinon qu’il aurait de la fièvre toute la nuit et qu’au matin quand ses parents attentionnés se pencheraient sur lui ils le trouveraient l’œil et la bouche torves, incapable de tenir son bol ou de parler, au point qu’à part ricaner bêtement et fixer d’un regard vide on se demandait ce qu’il avait jamais su faire.

Les villageois en étaient restés éberlués. Les visages et les corps des époux, leur maison, leur cour, tout avait pris le noir de laque et le blanc funèbre de la consternation.

Vite, leur avait-on conseillé, il fallait qu’ils aillent consulter au dispensaire du bourg.

Ils s’étaient mis en route.

« Combien a-t-il de frères et sœurs ? » avait demandé le médecin.

« J’ai eu trois filles avant lui », avait répondu You Sipo.

« Et comment vont-elles ? »

« Mettons que... dans leur tête elles ne sont pas bien claires. »

Vaguement surpris, l'homme de l'art l'avait dévisagée avant de s'inquiéter : y avait-il des malades dans sa famille ? Non, ses parents étaient tous deux gens-complets. Les grands-parents ? De même. Les arrière-grands-parents ? Elle admettait ne pas les avoir connus, mais d'après son père, l'aïeul était encore capable de participer aux danses du lion ou du dragon à quatre-vingt-deux ans, sa femme de chanter de beaux morceaux d'opéra à soixante-douze. Il n'avait pas insisté. Mais s'était tourné vers You Shitou :

« Et vous ? »

Le mari s'était muré dans le silence.

Il avait fallu qu'elle lui tapote l'épaule en faisant remarquer que c'était à lui qu'on s'adressait.

Enfin, péniblement, il s'était décidé à articuler : « Mon père souffrait d'épilepsie. Il est mort l'année de mes trois ans, tombé la tête la première dans la ravine pendant qu'avec le soc il labourait la crête. »

Le regard de You Sipo s'était figé, durci.

Après un long soupir, le médecin leur avait conseillé d'un ton dégagé : « Rentrez chez vous. Même le plus fameux d'entre nous serait incapable de le guérir. C'est une maladie qui se transmet en sautant les générations, vous avez quatre enfants et ils sont tous les quatre idiots, mais en auriez-vous huit que les huit le seraient, et sur cent, deux fois cinquante. Rentrez chez vous et réfléchissez à ce que vous pouvez faire pour ceux-là. »

Il n'y avait rien à ajouter, ils s'en étaient allés. Avaient repris la route du village des You, au fin fond des Balou. C'était lui qui suivait, et portait le Quatrième. En sortant du bourg, il avait bien essayé de faire quelque conversation, mais depuis que le soleil était passé à son occident, après qu'il se fût mis à brûler, entre eux le silence s'était installé. Ils étaient fatigués. L'enfant s'était endormi bavant sur l'épaule de son père. Une fois sur la berge de la rivière des Treize Lis, au pied de la montagne où ils habitaient, il s'était arrêté pour contempler l'eau avant de poser le regard sur l'idiot qu'il avait dans les bras. Et voilà qu'entre deux rêves celui-ci lui avait fait une grimace, quelque chose entre rire et sanglot, avant d'être d'un coup pris de frissons et que ses yeux se révulsent. Le temps qu'il revienne de sa surprise, aussi sûrement qu'un nuage chassé par le vent, cette expression étrange s'était envolée. Mi-hilare, mi-pleurant, le gamin s'était rendormi.

Immobile sur la rive, longuement il l'avait observé.

Au point que son épouse, devant, se retourne et le houspille : « Marche ! Dépêche-toi ! On va crever avec cette chaleur. »

« Prends le gamin et va te reposer à l'ombre d'un arbre. Je bois une gorgée et j'arrive. »

Elle s'était exécutée et était allée s'installer sous un mélia.

Là elle avait attendu, le temps avait passé, le ciel s'était assombri, et il n'était toujours pas revenu. Alors elle avait longé la rive en l'appelant : « Père de mes filles ! Papa du petit ! Où es-tu passé ? Où as-tu disparu, père de mes enfants ? » Quelques centaines de pas plus loin elle l'avait trouvé, dans une anse profonde. Le You Shitou qui lui avait donné quatre idiots avait plongé et flottait près de la berge tel un tronc vermoulu. Se précipitant pour le tirer à terre, à tout hasard elle lui avait passé la main sous le nez puis, après un instant de stupeur, s'était ruée à la vitesse d'un cheval pour informer le village.

Son homme était mort. Tué par la peur de l'avenir.

Il n'était plus, la clarté des jours s'en était brusquement allée. Pendant la pleine saison, il n'y aurait personne pour porter la bêche et manier la faucille dans les champs ; pas plus qu'à la morte de compagnon pour bavarder et se changer les idées. Si l'hiver l'eau gelait dans sa jarre et la fissurait, qu'il faille l'emmailoter de fil de fer, ce serait à elle désormais de le faire.

Au printemps elle avait attaché ses quatre idiots comme quatre chiens à un arbre à la lisière de son lopin et installé devant eux les criquets, les moineaux, et puis des galets et des morceaux de tuile avec quoi ils pourraient jouer pendant qu'elle faucherait le blé. Du lever du soleil à son apogée, quand il avait été exactement au-dessus des têtes elle avait moissonné. Mais quand elle était

retournée à l'ombre pour s'y reposer, les enfants avaient écrasé criquets et moineaux à coups de pierre sur les tuiles. La cervelle des oiseaux avait giclé aux quatre coins, leur sang tout éclaboussé, les crânes des insectes s'épalaient comme du jus d'ail sur les tuiles. Et les quatre s'empiffraient, de pattes, d'ailes, de ventres et de têtes, bouches et joues barbouillées de rouge, ils avaient fait tant et si bien que l'univers entier était infesté de sombres relents garance.

Sous le choc, elle était restée bouche bée, paralysée. Puis avait éclaté en sanglots bruyants, pleuré à en réveiller les morts et tournée vers l'arête où était enterré son mari entre deux hoquets l'avait injurié : « Tu mériterais d'être coupé en morceaux, You Shitou ! Au lieu de quoi tu es parti te la couler douce et nous as laissés à notre malheur, les enfants et moi ! »

« Tu te crois un homme, espèce de chien ? Avec le tort que tu nous as causé, la nuisance que tu as été ? »

« Tu t'imaginais que ta mort allait arranger la situation ? Qu'il te suffirait de partir pour trouver la paix ? Laisse-moi te dire une bonne chose : tant que les petits ne seront pas tirés d'affaire, je ne te laisserai pas un jour en repos, sale bête ! »

« Déboule, le You ! avait-elle dit. Où t'es-tu fourré ? »

« Sors de ton trou, avait-elle continué, et prosterne-toi devant moi ! Mets-toi à genoux et

admire ta progéniture. Après tu regarderas le blé que j'ai coupé toute seule en une matinée ! »

Au fur et à mesure qu'elle hurlait, sa voix avait perdu de sa force, elle s'était éraillée, du noir de la colère ses joues étaient passées au gris de la cendre, lentement les mots avaient commencé de s'éteindre et elle s'était mise à regarder dans le vide. Là, entre chemin de crête et champ de blé se trouvait comme une natte d'herbe envahie de cailloux jaunes et de chaumes. Entre les pierres pointaient des tiges, qui à leur tour leur faisaient un couvercle. Alors elle l'y vit. C'était You Shitou, son époux agenouillé qui sous son poids les écrasait. Son ombre d'un blanc grisé, aussi fine qu'une aile de cigale, vacillait dans la lumière sur le sol jaune et sombre. Les villageois qui plus tôt avaient fauché au loin étaient rentrés déjeuner au village, ils y avaient aiguisé leurs faucilles et à nouveau, d'un pas chaloupé, s'en revenaient. Certains avaient commencé d'étaler les épis qu'ils avaient coupés pour les mettre à sécher au soleil. Son mari avait levé la tête pour lui jeter un œil, puis vite l'avait inclinée, profondément.

« Personne n'a plus que toi le droit de m'en vouloir, avait-il dit. Je t'ai abandonnée à un lot de peines et de fatigues sans fin. Cela va être dur mais coûte que coûte tu vas devoir accompagner ces enfants jusqu'à l'âge adulte. Après, quand ils auront métier et famille, tu pourras profiter de l'existence. »

Puisqu'il parlait des idiots, elle s'était tournée vers eux, qu'elle avait trouvés toujours occupés à dévorer moineaux et criquets. Si bien que lentement la pâleur avait déserté ses joues, qui de nouveau avaient viré au noir. Ramassant la serpe qui traînait par terre d'un bond elle s'était jetée sur lui pour l'en frapper comme une folle. Sur la tête, le visage, les bras, la lame était tombée au hasard. Tout le versant de la montagne avait résonné de l'écho livide de ces coups. D'une pente à l'autre, il avait rebondi. Son arme déchiquetait jusqu'à la lumière du soleil. Même la bise longue et fine, sous l'avalanche, était devenue brûlante.

L'année s'était écoulée, de nouveau elle avait réussi à faucher le blé mais pas encore à ensemercer pour l'automne. Alors que dans ceux des autres des pousses pointaient déjà, son lopin à elle restait blanc sous le ciel. Alors que les bœufs des autres s'éreintaient de l'aube à la nuit sans répit, c'est tout juste si à la faveur de la lune elle avait commencé de pelleter la terre entre les éteules. Après avoir déroulé une natte en bordure de champ pour que les petiots puissent y dormir, elle s'était mise torse nu à retourner, dans un sens, puis dans l'autre, l'intégralité de sa parcelle. La terre nouvellement labourée avait un parfum cramoisi de boue fraîche et humide, les chaumes vigoureux qui étincelaient sous le clair de lune une fragrance immaculée, chaude et écœurante : deux senteurs, une rouge et l'autre blanche, qui ruisselaient dans

la nuit comme des fumées ou des brumes. Et le cliquetis de sa pelle, et le souffle des enfants assoupis... coulaient, inondaient cette luminosité semblable à une eau. A peine venait-elle, exténuée, de s'asseoir à même le sol fraîchement ameubli pour se reposer qu'un homme était arrivé de l'arête. Entre deux âges, et du village voisin : il portait un autre patronyme. Plantant sa pelle au bout du champ il l'avait regardée, et les yeux rivés à sa poitrine lui avait demandé :

« Tu n'as pas encore fini ? »

Puis, comme en toute hâte elle ramassait sa chemise, il avait ri : « Laisse tomber ! Tu t'imagines que je n'en ai jamais vu ? »

Ajoutant, alors que visage et seins tournés vers lui elle se rasseyait :

« Ça te dirait, un coup de main ? »

« Si ça te chante... »

« Et j'aurai quoi, en récompense ? »

« Quelque chose te plairait ? »

« Je vais te labourer ce champ mieux qu'un bœuf ne le ferait, te briser les mottes aussi menu que si elles avaient été passées à la meule, mais toi, tu vas rester comme ça, et tu me laisseras tourner la tête ou la lever pour que je puisse te voir. »

« Vas-y », avait répondu You Sipo.

« Quand j'aurai fini, avait repris l'homme, je t'ensemencerais le champ pour l'automne, et tout ce que je te demanderai, ce sera de coucher avec moi sur l'arête cette nuit. »

« Épargne ta salive et dépêche-toi de te mettre au travail. »

Il avait plié les reins et s’y était attelé. Un homme, ça travaille forcément mieux qu’une femme, et plus vite. Ficher la pelle avec énergie dans la terre, appuyer sur le manche, se courber, retourner d’un geste énergique : quand un parfum d’humus cru se mettait à tourner il levait la tête et jetait un œil à une You Sipo à moitié nue. « Tu sais que tu as de beaux seins ? » lui disait-il. Ensuite, il se remettait à sa tâche, puis à nouveau levait le nez : « J’ai bien regardé, de plusieurs villages c’est toi qui as les plus beaux. Même après quatre allaitements ils restent fermes ! » Nouvelle pelletée, nouveau coup d’œil : « Si tu trouves que ça se rafraîchit, tu peux te rhabiller, tant que tu ne boutannes pas ! » Elle s’était jeté la chemise sur les épaules, avait recouvert les enfants et était revenue s’asseoir toute droite dans son coin, la poitrine à l’air face à cet homme. Lui labourait en reculant sans cesser d’admirer ses tétons dressés. Pour mieux en profiter, quand il était arrivé à un bout il ne faisait pas demi-tour, mais revenait en arrière et recommençait, à reculons, en regardant, à partir de l’autre. Pour chaque coup d’œil qu’il lui jetait il avait quelque chose de joli à lui dire. Elle le laissait parler, croisant les bras autour de ses genoux ou les laissant pendre de côté pour que de près ou de loin il puisse bien la détailler. Les monts étaient aussi calmes qu’un troupeau de

bœufs endormis. You Shitou était venu s'asseoir derrière elle.

« Tu ne sais pas qui c'est, ce type ? lui avait-il demandé. Un des pires pourceaux du village en face ! »

Elle l'avait laissé dire.

« Mère de mes enfants ! avait-il insisté. Si je m'imaginai que tu n'étais qu'une salope et une dévergondée ! Suppose que les petits se réveillent et qu'ils te voient comme ça : s'ils ne se jettent pas sur toi pour te manger toute crue, c'est qu'ils ne sont pas de moi ! »

Enfin, elle avait tourné la tête vers lui, le temps de lui jeter un regard dans la lumière nocturne et d'éructer en lui crachant au visage : « Peuh ! Si tu veux de la vergogne, tu n'as qu'à labourer le champ toi-même. Allez vas-y, file retourner la terre avec l'autre andouille. »

Il n'avait rien ajouté. Mais marmonnant dans sa barbe s'était recroquevillé derrière elle, où elle pouvait l'entendre sangloter. Pourtant, elle ne lui avait plus adressé la parole, pas plus qu'elle n'avait fait mine de le lorgner. Telle une statue d'argile, une sculpture de bois elle était restée assise là jusqu'à ce que, du champ, il n'y eût plus à travailler qu'une étroite bande, posée comme un ruban gris au bord de la ravine. L'homme était fatigué, et il avait autre chose en tête.

« On dort un peu et on s'y remet », avait-il annoncé.

« Tu seras mieux à ton affaire si tu fais tout d'une traite », lui avait-elle répondu.

« Même ce petit triangle ? »

« On doit pouvoir y planter dans les trente à cinquante pieds. »

La terre avait finalement été nettoyée de ses éteules blanches et, par les déchirures de cette nuit aux rares étoiles, souple et brisée menu, s'étalait désormais d'un rouge aussi sombre que si elle avait été tendue d'un épais tapis de fleurs écarlates. La rosée s'accrochait aux pointes des herbes. Dans son sommeil, l'aînée des filles s'était levée, et sans ouvrir les yeux accroupie pour faire son petit besoin à côté du Quatrième. Lequel se retrouvant les pieds baignés d'une urine d'où montait une vapeur blanche les avait repliés en protestant : « Maman ! Maman ! J'ai les orteils qui bouillent dans la marmite ! » Une fois encore elle était allée rajuster la couverture et l'avait rassuré : « Dors, toi. Personne ne cherche à te faire cuire. »

C'est alors qu'il s'était avancé, piétinant la terre qu'il avait labourée et l'air tendre. Comme il était costaud et se déplaçait d'un pas énergique, ses semelles s'y enfonçaient profondément. Mais le voyant, You Sipo laissa les enfants pour, en deux temps trois mouvements passer les manches de sa chemise et la boutonner.

L'homme avait jeté la pelle de côté. « Pourquoi est-ce que tu te rhabilles ? » avait-il demandé en la lorgnant du coin de l'œil.

« Tu comptes m'épouser ? Si tu ne me maries pas tu ne me toucheras pas. »

Il en était resté comme deux ronds de flan.

« On était bien d'accord pour passer la nuit ensemble sur l'arête quand j'aurais fini ? »

« Tu avais aussi parlé de m'aider à semer la moisson d'automne. C'est fait ? »

Furieux, il avait ramassé la pelle.

« J'ai trimé toute la nuit, le ciel va bientôt s'éclaircir, si tu as le toupet de dire non je te coupe en morceaux ! »

You Shitou, livide, était tombée à genoux.

Elle avait dévisagé l'homme congestionné, regardé la pelle qu'il brandissait, puis placide s'était prosternée : « Coupe-moi en morceaux alors. Je n'en peux plus de traîner ces idiots, je n'ai plus le goût de vivre. Ton seul châtement sera de devoir les élever. »

Elle s'était exprimée d'une voix tranquille et flegmatique où l'on ne sentait pas la moindre appréhension. Une lumière froide et fine éclairait ses traits. « Frappe ! avait-elle ajouté. Frappe, si tu n'as pas peur de devoir t'occuper de ces quatre-là ! »

Un instant il s'était tourné vers la natte de roseaux, de laquelle les enfants réveillés les fixaient en se frottant les yeux et babillant. Pour finir, il avait reposé la pelle, se contentant de lui balancer son pied, pas très fort, mais pas légèrement non plus, dans la poitrine en jurant : « Eh merde !

Tu m'as mis dans un tel état que je serais fichu de te violer ! »

Elle avait essuyé la terre sur sa chemise : « Essaye et j'irai me pendre au chambranle de ta porte. Mais ce sera pareil, tu n'auras pas à le payer de ta vie, il faudra juste que tu les élèves jusqu'à ce qu'ils aient métier et famille. »

Un moment encore, il était resté planté là, puis grommelant des injures s'en était allé.

Le bruit de son pas s'éloignant s'était mêlé au gazouillis du ciel qui s'éclaircissait.

Et ainsi : elle avait labouré, semé, engraisé, biné, moissonné, puis recommencé pour la récolte suivante. A force de saisons qui s'étaient succédé, pressées comme le jour et la nuit, et au fur et à mesure desquelles les enfants grandissaient, ses cheveux avaient blanchi, elle avait vieilli.